

REVIEW

PROOF  
For author use only



Quentin Hiernaux and Corentin Tresnie, *Andrea Cesalpino's De Plantis Libri XVI (1583) and the Transformation of Medical Botany in the 16<sup>th</sup> Century*, edition, translation, and commentary on Book I, Berlin/Boston: De Gruyter, 2023, 251 pp.

Dans les premières pages de *Face à Gaïa*, Bruno Latour écrit à propos de ce qu'il appelle le « Nouveau régime Climatique » : c'est « comme si le décor était monté sur scène pour partager l'intrigue avec les acteurs » (*Face à Gaïa. Huit conférences sur le Nouveau Régime Climatique*, Paris, La Découverte, 2015, p. 11). La nature qui constituait le « sol » des Modernes devient soudainement « instable » et l'ensemble des vivants, qui en componaient jusque-là le décor muet, prennent possession de la scène en affirmant leur « agentivité ». Si l'animal-agent a fait l'objet d'une attention constante dans la philosophie contemporaine, mais aussi dans les travaux des historiens de la philosophie, le végétal n'a pas encore fait sa « contre-révolution copernicienne » et, quoique formant 82% de la biosphère terrestre, il échappe encore et toujours à notre regard théorique. Les plantes sont-elles à jamais condamnées au rôle de « décor » ou de « ressource » ? Peut-on penser le végétal, non seulement comme une forme de vie à part entière, mais comme un véritable « agent » ? De quels outils disposons-nous pour lui donner une place dans le discours philosophique et dans l'histoire de la pensée occidentale ? La récente édition du *De plantis* (1583) d'Andrea Cesalpino (1524-1603), l'un des principaux botanistes de l'époque moderne, est une étape essentielle dans cette réflexion. L'ouvrage fait suite au recueil de textes, *Philosophie du végétal. Botanique, épistémologie, ontologie* (Paris, Vrin, 2021), édité par l'un des co-auteurs, Quentin Hiernaux. Il s'adresse, non seulement aux spécialistes de botanique, mais aussi et surtout aux philosophes, historiens de la philosophie et historiens des sciences, en leur donnant à lire un traité qui, entre autres, aura constitué un tournant dans l'émancipation scientifique de la botanique à l'égard de la médecine. Cesalpino rompt en effet avec la conception « herbariste » du végétal, une conception héritée du Moyen Âge qui l'appréhende du point de vue de ses effets sur le corps humain — comme une « ressource » thérapeutique, donc —, pour, au contraire, promouvoir une étude de la plante pour elle-même et en elle-même.

L'ouvrage de Quentin Hiernaux et de Corentin Tresnie se compose de trois grandes parties : un essai introductif qui met en évidence l'importance

et l'originalité du *De plantis* dans le contexte de la philosophie de la nature et de l'histoire de la classification, une édition bilingue (latin-anglais) et annotée du livre I du *De plantis* (qui contient les fondements théoriques et philosophiques de son étude), suivie d'un commentaire du propos de Cesalpino visant à l'éclairer à la lumière des conceptions du végétal présentes dans la biologie et la botanique contemporaines pour mieux en mesurer l'apport historique.

L'essai introductif replace Cesalpino et le *De plantis* dans l'histoire longue de l'étude des plantes et du végétal. Si Théophraste est considéré comme le père de la science botanique (p. 8-9), la disparition de ses travaux au Moyen Âge a contribué à ralentir son développement comme savoir autonome, avant qu'on ne redécouvre ses œuvres au cours du XVe siècle. Quoique Cesalpino ne le mentionne pas directement et que les références de ce dernier soient peu explicites (p. 10-11), Théophraste fait à n'en pas douter partie des sources majeures de sa pensée, à côté notamment de Luca Ghini, son maître à l'Université de Pise (p. 15-17), et d'Aristote qui a fourni le cadre théorique et métaphysique dans lequel il travaille. Le principal mérite du *De plantis* sur le plan scientifique est d'avoir donné naissance à la « botanique descriptive » (p. 18), reposant sur l'observation de la morphologie et de l'anatomie des plantes, considérées dans leurs différentes parties constituantes, marquant une nette rupture avec les classifications fondées sur les noms ou les couleurs des végétaux, ou encore sur des regroupements liés aux propriétés pharmacothérapeutiques de ceux-ci (p. 36-38). Le livre I explicite clairement le projet de rationalisation de Cesalpino qui cherche à donner une base solide et organisée à sa théorie, fondée sur les principes de la psychologie aristotélicienne et sur la distinction entre genres et espèces, et cela contre l'habitude consistant à séparer histoire naturelle et disciplines spéculatives. Structure systématique que la traduction fait bien apparaître en ajoutant des titres aux chapitres et aux paragraphes du traité (voir aussi la table donnée p. 57). C'est d'ailleurs par l'étude de « l'âme » des plantes et des « facultés » qui lui sont associées que débute Cesalpino, tandis que les livres II à XVI du traité (qui ne sont pas repris ici) proposeront la description de « près de 1500 espèces » de plantes (p. 20). Pour toutes ces raisons, on peut dire que « le livre I du *De plantis* est un véritable traité de philosophie naturelle » (p. 21), proposant une théorisation du végétal qui est la première dans son genre et qui s'articule à une étude empirique montrant sa pertinence sur le plan de la connaissance des êtres particuliers. Ce faisant, les auteurs mettent en lumière plusieurs aspects originaux de la métaphysique de Cesalpino : sa compréhension de la « substance », où se rencontrent sa détermination comme essence ou réalité essentielle, mais aussi une signification plus matérielle, la « *substantia* » désignant parfois aussi ce qui, dans la plante, est susceptible de transformation et de mouvement (p. 24-26) — il y a là une invitation à construire une vision élargie de la métaphysique de la substance,

croisant son élaboration ontologique et ses emplois diversifiés dans la philosophie naturelle. Les auteurs exposent aussi la conception « finaliste » que Cesalpino se fait de la « nature » (p. 26-31), désignant par là la « spontanéité » présente dans la plante, sans adosser toutefois son agentivité à l'intervention d'un créateur ou d'un démiurge — « Dieu n'apparaît jamais pour lui-même dans le *De plantis* » (p. 27). Mais l'apport le plus important de Celsapino se trouve du côté de la taxinomie et de la classification : le botaniste italien met en place une vision systématique des plantes fondée non seulement sur l'étude de leur morphologie (fleurs, fruits, graines), mais aussi sur la recherche des affinités entre genres permettant d'en produire une vision coordonnée et continue, dont Linné sera l'un des principaux héritiers (p. 39-40). Le livre de Cesalpino reste bien sûr dépendant de conceptions ou d'un état du savoir qui, sur certains points, limitent sa capacité d'explication (n'oublions pas que Cesalpino et ses prédecesseurs ignorent tout de la sexualité des plantes), ce que les auteurs soulignent aussi clairement. Mais c'est aussi son mérite que d'être parvenu à introduire du nouveau dans un cadre théorique défini par l'aristotélisme et toujours soumis à l'héritage grec. En ce sens, Cesalpino, bien qu'il soit dépendant d'une conceptualité que l'on pourrait qualifier de « prémoderne », accomplit un geste authentiquement moderne par son effort inventif et sa promotion méthodologique du recours à l'expérience.

La dernière partie du livre offre un commentaire linéaire du texte de Cesalpino, divisé en sections. Il est très précieux pour prendre du recul sur le traité de Cesalpino et avoir une vision instruite et évaluative des innovations conceptuelles et techniques du botaniste, mais aussi des enjeux philosophiques sous-jacents. La lecture de *De plantis* ne manque pas en effet de nous renvoyer à notre manque de savoir et de familiarité avec la plante, du fait de notre culture philosophique qui est fondamentalement anthropo- et zoocentré. Cesalpino, du reste, travaille lui-même à partir de ce paradigme zoomorphique, utilisant souvent « l'analogie » avec l'animal pour expliquer le végétal (voir sur ce point la partie I, p. 32-36), ce qui ne va pas sans difficultés. Il se trouve ainsi poussé dans ses derniers retranchements lorsqu'il s'agit de concevoir le « cœur de la plante » et d'en situer « l'âme » (p. 170-173, renvoyant aux paragraphes 1 à 14 du livre I, p. 59-65). La question du « cœur des plantes » resurgit plus loin (p. 184) au moment de traiter de la « reproduction végétative » (renvoyant aux paragraphes 48 à 54 du livre I, p. 87-91), Cesalpino reconnaissant alors que le principe de développement de la plante est, non pas localisé, mais présent en chacune de ses parties (ce qui rend notamment possible le bouturage). Cette question importe d'autant plus qu'elle concerne un aspect essentiel de notre conception de la plante (ou de notre difficulté à la concevoir), à savoir son manque d'individualité et son inadéquation à l'idée d'une relation réciproque entre unité et existence, idée qui, de Boèce à Leibniz, constitue un axiome fondateur de la

métaphysique occidentale. Pour Cesalpino, rappellent les auteurs, « la plante n'est ni un individu ni un organisme unitaire » (p. 182). Le commentaire du livre I fournit par ailleurs les éléments de théorie botanique permettant au philosophe moderniste d'avoir une compréhension précise des aspects scientifiques du traité, en particulier sur les sections consacrées aux graines et aux fleurs, tout en offrant un éclairage critique mettant en lumière les erreurs ou les insuffisances du *De plantis*. Cette dimension méta-épistémique est, répétons-le, un aspect du livre susceptible de nourrir la réflexion historiographique sur la « logique de la découverte » et sur la possibilité d'un aristotélisme compatible avec la science moderne, plutôt que radicalement opposé à lui. Car on peut voir aussi la pensée de Cesalpino comme une tentative de transformation interne à un paradigme zoocentrique qui, à maints égards, empêche d'accéder à une conception adéquate de la plante comme forme vivante. C'est particulièrement net pour le cas de la nutrition (p. 174-176, renvoyant aux paragraphes 15 à 26 du livre I, p. 65-73) où Cesalpino, pour rendre raison du processus nutritif de la plante, privée du guide de la sensation animale, assimile ce processus à une opération purement mécanique.

En résumé, cet ouvrage propose de découvrir la pensée d'un auteur largement méconnu par l'histoire de la philosophie traditionnelle et, avec lui, d'un pan négligé de la philosophie de la nature. En revenant aux sources historiques de la conception du végétal, liée au paradigme zoomorphique de l'aristotélisme, il donne les moyens de réparer un oubli, de mieux comprendre notre relation au vivant et il invite aussi et surtout à la reconfiguration de notre approche métaphysique et historique du phénomène de la vie.

**Olivier Duboulez**

Département de philosophie

Faculté de Philosophie et Lettres

Université de Liège

Place du 20 août 7, 4000 Liège, Belgique

[olivier.duboulez@uliege.be](mailto:olivier.duboulez@uliege.be)